

Promenade des Sceptiques

J. Vanatoru

Professeur honoraire DMG-ULB

DISCOURS PRELIMINAIRE

Aux Champs-Élysées, en l'an 4.999.992.013 de la planète Terre.

Tout d'abord cher lecteur, je vous rassure. Mes Champs-Élysées n'ont rien de commun avec les abîmes que visita l'illustre visionnaire Dante Alighieri en l'an 1300 de son calendrier, ni avec le sinistre enfer de l'Hadès antique, ni avec ceux des Iles Fortunées réservées par Platon aux seuls philosophes. Il ressemble plutôt à ces bosquets parfumés, enchanteurs, traversés par de larges allées ombragées qu'évoquait Lucien de Samosate dans ses Dialogues des Morts. Plus tard, l'illustre Fontenelle et plus près de nous Anatole France ont également imaginé des jardins accueillants baignés par les fleuves de l'Oubli (le Styx ou le Léthé) et où dialoguent librement Aristote, Platon, Descartes, Lamettrie, Claude Bernard et tant d'autres. André Maurois quant à lui a décrit un au-delà original, une espèce d'immense ruche aux cellules innombrables où toutes les âmes retrouvent à loisir leur engouement spirituel préféré. Philosophes, financiers, historiens, poètes, joueurs d'échec, tous se rencontrent dans un domaine qui leur est cher. Cependant, les déplacements et les contacts restent librement permis.

J'allais oublier nos compagnes. Elles ont évidemment voix au chapitre dans l'au-delà. Elles ne s'en privent guère. Croyez bien que Hildegarde de Bingen, Catherine II, Marie Curie, Simone Veil et bien d'autres sont à l'origine de débats enflammés et de disputes conflictuelles.

Où donc situer ces endroits étonnants et féériques. Sans doute dans un univers parallèle au nôtre ou dans un système dimensionnel encore inconnu à notre science. Ce qui est certain, c'est que l'origine de ces contrées coïncide avec l'apparition de l'Homme et surtout, celle de l'*Homo sapiens* sur la planète Terre.

L'esprit subtil, l'imagination fertile, les angoisses existentielles, la curiosité insatiable, enfin le génie créatif du cerveau *sapiens* semble avoir contribué de façon déterminante sinon à la création, du moins au développement de nos Champs-Élysées. C'est là le séjour des Esprits qui n'ont pas cédé à la mort corporelle et ont conservé une image fantomatique de leur individualité terrestre. Comment ces âmes communiquent-elles ? Virtuellement, par la pensée.

Comment se reconnaissent-elles ? A leurs idées, à leur histoire. Il semble d'ailleurs que leur ombre fugitive conserve quelques traits de leur ancien visage. Ce dernier n'est-il pas le miroir fidèle de l'âme ? Dante a fait en son temps les mêmes constatations.

Les âmes sont-elles immortelles ? On en discute ferme là-haut. Mais les hypothèses et les incertitudes demeurent aussi cruelles qu'ici-bas. Les anges tutélaires chargés de l'accueil et de l'installation de ces myriades d'esprits se montrent diligents et bienveillants, mais peu loquaces. Inutile d'espérer de leur part le moindre renseignement sur le Maître Suprême et son gouvernement. Il existe cependant un centre d'information commun ouvert à tous où sont disponibles toutes les connaissances humaines présentes et passées. L'avenir n'y est pas abordé.

Et qu'en est-il de l'Être suprême, me demanderez-vous à juste titre ! Hé bien paradoxalement, il semble aussi muet et aussi absent que partout ailleurs dans l'Univers. Et qu'en est-il des autres Dieux ? Vous parlez sans doute de ces démiurges nés de l'imagination humaine. Ils se sont isolés au sommet d'une montagne retirée. Il y a là Ouranos, Jupiter, Mazda, Osiris, Yahvé, Visnu, les démons animistes et bien d'autres. Tout ce beau monde se dispute âprement et s'entre-déchire pour accéder au trône suprême de l'Olympe virtuel. La foule des esprits reste assez indifférente à ces débats peu glorieux qui ne semblent pas les concerner. Jésus-Christ en fait-il partie ? Détrompez-vous. Avec quelques autres - Socrate, Bouddha, Lao-Tseu - ils ont constitué un cénacle de sages. Contrairement aux démiurges, ils sont accueillants, bienveillants, ouverts à tout un chacun. Une foule d'âmes se presse autour d'eux et jouit du charme de leur enseignement.

Les âmes sont-elles immortelles ? Je vous l'ai déjà dit : il n'y a rien de certain à ce sujet. Très peu de mortels ont fait le voyage : Orphée, Jésus-Christ, et votre serviteur évidemment. Mais mon souvenir est parfois si confus que je me demande si je n'ai pas rêvé et que mon récit n'est que confabulation imaginaire. Par contre, une foule de détails précis m'assaillent comme si je venais de les vivre. Ainsi, il existe chez les esprits comme chez les hommes un monde de nuances et d'inégalités flagrantes, tous semblables et tous différents.

Il semble que ce soit leur vivacité spirituelle qui

assure leur survivance. Aristote et Platon conservent une présence juvénile et radieuse grâce à leur dispute continuelle. D'autres âmes plus paresseuses tendent à s'effacer graduellement. Celles qui ne pensent plus guère se dissipent comme des nuées impalpables ; elles se confondent avec l'Eternité.

Mais à quoi bon tous ces préambules fumeux, toutes ces hypothèses ridicules !

Tout doux, cher lecteur : votre scepticisme vous aveugle et vous rend sourd. Ce monde existe puisque je l'ai rêvé, tout comme jadis Dante et Orphée. Mais je désire surtout vous raconter l'heureuse rencontre que je fis aux Champs-Élysées avec deux esprits qui me sont très chers. L'occasion est trop belle pour la négliger.

Au milieu de ces milliards d'âmes entremêlées, j'avais autant de chances de rencontrer mon ancien voisin de palier plutôt qu'un scribe égyptien de la première dynastie. Par le plus grand des hasards, je vis s'avancer vers moi l'ombre du grand Diderot et celle du controversé Lamettrie. L'illustre Diderot, Prométhée de l'encyclopédie, sceptique clairvoyant et génie universel, et le facétieux Lamettrie, carabin des Lumières et athée royal. Bien des contradictions opposent nos deux personnages selon la rumeur publique. Avant de connaître la renommée, tous deux furent vilipendés, calomniés et leurs œuvres vouées aux gémonies ; c'est un premier trait qui les rassemble. Nous en découvrirons bien d'autres.

DIALOGUE DES MORTS

Lamettrie (L) : *Mais qui vois-je là ? Le célèbre médecin et philosophe Diderot !*

Diderot (D) : *Philosophe pour vous servir, mais médecin, vous me faites trop d'honneur. Mais vous-même ?*

L : *Vous ne m'avez guère apprécié dans l'autre monde.*

D : *Cependant, ce regard ironique, ce nez chafouin, cette bouche rieuse. Seriez-vous monsieur le Docteur de Lamettrie ?*

L : *Pour vous servir à mon tour, monsieur l'Encyclopédiste.*

D : *Veillez me pardonner mais je n'ai pas bien vos œuvres en mémoire.*

L : *Mais vous ne vous êtes guère privé d'en médire. Bouffon, se riant de tout, courtisan débauché, amoraliste, ennemi de la loi, athée, mauvais médecin et indigne du titre de philosophe.*

D : *Vous me surprenez. J'en suis navré et ne m'en souviens guère.*

L : *Et cependant vous l'avez écrit en toutes lettres dans vos Règles de Claude et de Néron.*

D : *Vous connaissez donc mes œuvres ? Mais n'avez-vous pas quitté l'autre monde bien avant moi ?*

L : *Mais la bibliothèque, mon cher, la grande bibliothèque virtuelle de notre Paradis qui rassemble toutes les connaissances humaines jusqu'à et y compris celles des derniers arrivés parmi nous. Mais guère au-delà hélas.*

D : *Trois fois hélas. L'avenir nous est toujours aussi caché que lors de notre existence terrestre. Mais revenons aux faits.*

L : *Vous vous êtes toujours piqué de médecine et de physiologie. Vous ne m'avez guère apprécié. Et cependant en comparant nos œuvres respectives, je conclus que nous partageons bon nombre d'opinions et que certains de vos griefs envers moi se retournent contre vous-même.*

D : *Où diable voulez-vous en venir ?*

L : *Permettez-moi d'analyser de plus près vos critiques.*

D : *J'ai dû les formuler accablé par l'âge et dans un mouvement d'humeur. Je perdais mes dents et quelque peu la tête. Mon épouse acariâtre, mon gendre décevant, notre nouveau roi despote, bonasse et incompetent en qui j'avais espéré un nouvel Henri IV.*

L : *Il y avait en effet de quoi s'aigrir et désespérer. Il est vrai que vous n'avez guère épargné non plus ce malheureux Jean-Jacques Rousseau.*

D : *Ne me parlez pas de ce coquin-là ! Il a été l'ami le plus cher à mon cœur dans ma jeunesse mais il m'a honteusement trahi. Quel affreux caractère ! Quelle ingratitude. Quelles idées confuses mêlant le sublime au ridicule.*

L : *Il n'en reste pas moins un génie original. Il n'a pas connu comme nous l'enseignement des bons pères dans les grandes écoles. Il n'a pas fait médecine ni fréquenté la Sorbonne. Il n'a connu qu'un humble prêtre de campagne et qu'une marraine chaleureuse et cultivée. Il a dû se former lui-même par ses observations et ses lectures. Philosophe, politique, pédagogue, musicien, romancier, botaniste et même latiniste. Traduire Tacite n'est pas une sinécure !*

D : *J'aurais mauvaise grâce à ne pas en convenir. Si je le rencontre d'aventure, j'essaierai de renouer avec lui. Pourvu que son caractère ait changé !*

L : *Vous avez la rancune tenace. Mais revenons à vos reproches à mon égard. Vous m'avez traité de vil courtisan, adulateur des grands.*

D : *Votre infâme Frédéric II.*

L : *Parlons-en. Après la parution de mon " Homme-Machine ", les Hollandais indignés me chassèrent. Mes confrères vexés me vouaient aux gémonies. Les censeurs scandalisés me destinaient à la Bastille et les évêques horrifiés souhaitent me voir rôti au milieu de mes livres. Le roi m'accueillit généreusement, il m'ouvrit sa table et son académie. Je devins son lecteur et son " athée ordinaire ", en compagnie du grand Voltaire notre Maître suprême.*

D : *C'était néanmoins un despote et le boute-feu de l'Europe.*

L : *Parlons donc de votre Impératrice bien-aimée.*

D : *Elle fut ma bienfaitrice. Elle soutint l'Encyclopédie et me tira de l'indigence. Elle me permit de doter ma fille, elle daigna écouter mes conseils à sa cour.*

L : *Néanmoins elle fit étrangler le Tsar par son amant pour monter sur le trône. Elle construisit des palais somptueux, fit la guerre aux Turcs, spolia les malheureux Polonais, mais ne rendit pas plus heureux pour autant ses misérables sujets.*

D : *Croyez bien que je n'en ai souffert dans ma vieillesse.*

L : *N'étant que des humains, nos protecteurs ne furent guère parfaits. Par contre nous ne fûmes pas ingrats.*

Et Lamettrie de sourire finement en fixant son interlocuteur. Ce dernier hésite puis goûtant la drôlerie de la situation, se détendit à son tour. Et voilà nos deux compères presque conciliés qui s'éloignent familièrement bras dessus bras dessous (ceci étant une simple figure de style puisqu'il s'agit de purs esprits).

Je les retrouverai plus tard après m'être péniblement faulxé à travers quelques nuées d'âmes récemment arrivées accueillies par les archanges de service.

C'est Lamettrie qui reprit la parole assez brusquement.

L : *Pourquoi diable me traiter de débauché ?*

D : *La jouissance effrénée, les femmes, la table, les orgies ! Votre femme délaissée.*

L : *Je reconnais ne pas avoir mené une vie d'ermite et être l'auteur d'un traité de la jouissance. C'est pour moi une forme naturelle du plaisir, passager en tant que jouissance, plus durable sous la forme du bonheur. Jamais je n'ai approuvé aucune forme de débauche, égoïste, exercée au détriment d'autrui. Je proclame heureux celui qui joint à la facilité naturelle d'être heureux celle de rendre son bonheur communicatif.*

D : *Je vous croirai donc sur parole.*

L : *Puis-je vous rappeler mon cher dramaturge, que vous n'avez pas toujours suivi l'exemple vertueux des personnages austères de vos comédies bourgeoises !*

D : *Je n'ai jamais quitté mon épouse et ait toujours agi en père exemplaire allant jusqu'à vendre mes livres pour doter ma fille.*

L : *On se souviendra de votre mariage d'amour rocambolesque, qui fit enrager votre père au point de vous faire enfermer dans un couvent.*

D : *J'étais jeune ardent, pauvre, bohème, vivant d'expédients comme mon Neveu de Rameau. Et j'ai fini pas épouser ma bien-aimée Toinette.*

L : *Pour la tromper aussitôt. Puis-je vous faire souvenir de Madame de Puissieux, de Sophie Volland et de sa sœur, de Madame de Meaux, de vos Bijoux indiscrets, bien plus licencieux que mes ouvrages sur la jouissance.*

D : *Holà Monsieur ! Vous m'échauffez les oreilles avec votre morale de bénitier. Peut-on imposer une constance vertueuse dans les affaires de cœur ? J'ai proclamé l'égalité des sexes dans le marivaudage. Peut-on rester indifférent devant le charme et l'esprit féminin ?*

L : *Je vous l'accorde. Rien n'égale la beauté d'une jolie femme, charmante école des grâces. Vous-même, avez suggéré que pour écrire de nos compagnes, il nous fallait tremper la plume dans les couleurs de l'aile d'un papillon.*

D : *Si nous arrêtons cette dispute mesquine ? Nous ne sommes anges ni l'un ni l'autre. Soyons*

magnanimes et tolérants comme Voltaire. Pardonnons-nous réciproquement nos sottises.

La discussion s'apaisa mais Diderot paraissait toujours agité. Ce fut lui qui reprit la parole.

D : *Mais qu'en est-il au juste de vos excès de table qui auraient entraîné une mort scandaleuse ?*

L : *Mais la calomnie, mon cher. La fourbe et pâle calomnie. Permettez-moi de me justifier. J'étais invité à souper chez Lord Tyrconnel, ambassadeur de France et patient reconnaissant pour mes soins médicaux. Ma gourmandise légendaire me fit abuser d'un délicieux pâté aux truffes malheureusement gâté. Me voilà affreusement malade. Mon décès ne survint qu'après une longue agonie accompagnée de fièvres malignes et de confusion de l'esprit. A ce propos, j'ai rencontré récemment un confrère nouvellement arrivé en ces lieux. Vous ne pouvez imaginer les progrès énormes accomplis en deux siècles. Ce médecin, compétent dans les maladies fébriles, m'a expliqué qu'il pouvait s'agir d'une fièvre typhoïde, empoisonnement alimentaire fatal en notre temps. Vos constaterez donc que ma fin n'a rien d'ignominieux.*

D : *Voilà votre blason redoré.*

L : *Quant aux excès de table, mon cher détracteur, je vous rappelle les soirées bachiques chez votre cher Baron d'Holbach et les poèmes effrontés des eleptheromanes où l'on souhaitait voir le dernier roi étranglé par les entrailles du dernier prêtre.*

D : *Je déplore que l'on ait exhumé cette triste affaire. Dans les transports effrénés de Bacchus un " Roi de la fève " peut proférer d'horribles âneries dont il n'est même pas conscient. Mon ami Naigeon m'a fait grand tort en publiant ces pamphlets ridicules dans mes œuvres complètes.*

L : *Nous fûmes tous deux victimes de nos faiblesses. Nos détracteurs en firent des gorges chaudes. Ils en tirèrent parti pour dénigrer nos ouvrages en même temps que notre réputation.*

Puis, après un moment de réflexion.

L : *Il est vrai que niant la Providence et la justice divine, nous nous sommes attirés les foudres d'une foule de critiques acharnés. A commencer par Voltaire. Il m'enveloppa dans l'anathème foudroyant qu'il lança contre l'athéisme radical proclamé par d'Holbach dans son " Système de la Nature ".*

D : *Point de philosophie sans libre-critique. Reconnaissons notre ignorance à propos des causes premières. Nous pensons tous deux que l'enfer n'a jamais empêché le mal et estimons avec Bayle qu'il existe autant d'impies vertueux que de croyants criminels.*

L : *Tope-là. Vous êtes donc partisan de la religion naturelle.*

D : *A ce point que j'ai consacré un ouvrage entier à la démonstration de sa " Suffisance ".*

L : *Nous revoilà d'accord. Si vous relisez mon " Homme Machine ", vous y trouverez littéralement : " La religion naturelle est le sentiment qui nous incline à*

ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit ".

D : *Mais votre dénigrement du remords me pose problème. La culpabilité n'est-elle pas essentielle à la bonne morale ?*

L : *Il est vrai que dans ce domaine, vous fûtes impitoyable à mon égard. Mes vues sur l'inutilité et le caractère funeste du remords ont déchaîné votre indignation.*

D : *A juste titre. Vous " tranquillisez " le scélérat dans le crime et le corrompu dans les vices.*

L : *Permettez que je me justifie. Je distingue deux sortes de remords. Celui qu'ignore le criminel endurci et donc inutile et celui, plus commun, qui empoisonne la vie de l'honnête homme, brimé par une éducation religieuse puritaine rigoriste et mesquine. Celle-ci entraîne des scrupules néfastes et une culpabilité funeste. Cela nous empêche injustement de jouir des plaisirs ordinaires et naturels de la vie quotidienne.*

L : *J'estime par ailleurs que le remords reste la punition inexorable du criminel, même s'il échappe à la justice humaine. Et j'affirme encore que rien ne nous rend aussi heureux que le fait d'accomplir une bonne action.*

D : *On croirait entendre ce bon Jean-Jacques Rousseau.*

L : *Mon seul mérite est de l'avoir écrit avant lui. Mais permettez-moi de médire à mon tour. Ne vous est-il jamais arrivé de traiter le remords de " futile ".*

D : *Dans ma " Lettre à Landois ". J'aurais mauvaise grâce à ne pas le reconnaître.*

L : *Mais dans cette même lettre, sulfureuse, vous allez jusqu'à nier la liberté de l'Homme et affirmer son irresponsabilité vis-à-vis de ses actes, qui lui seraient imposés par le déterminisme universel et la fatalité.*

D : *Il n'y a donc ni vice ni vertu, ni blâme ni louange. Je pense que nous n'agissons jamais selon notre volonté mais par suite d'une série de causes et de conséquences inéluctables qui nous sont étrangères et imposées par la fatalité.*

L : *Je pense comme vous que pour une action mûrement réfléchie, dix autres nous sont imposées par nos seules passions. Cela n'empêche qu'en définitive nous n'en restions les auteurs. Selon votre déprimante théorie, il ne faudrait donc pas sanctionner le méchant ?*

D : *Ni le punir. Cela n'empêche que la justice puisse le faire pendre en place publique pour un crime commis à l'encontre de ses semblables.*

L : *On écrase bien le serpent et l'on abat le chien enragé. Mais votre justice me paraît empreinte de sophisme et d'iniquité. Vous finissez par condamner un homme pour un crime étranger à sa volonté.*

D : *Tous les systèmes appliqués de façon aveugle et dogmatique peuvent entraîner des conséquences absurdes et funestes. Nos meilleures législations n'échappent pas à la règle. Montaigne a dit que la loi est crédible non pas parce qu'elle est juste mais parce qu'elle est la loi.*

L : *Si la loi est nécessaire et aveugle, la justice doit garder un cœur. L'homme vertueux qui, emporté*

par une jalousie féroce, étrange sa maîtresse, relève autant du médecin que du magistrat.

D : *La loi écrite importe peu pour le sage. La morale naturelle imprègne son cœur.*

L : *Voltaire pourrait nous départager grâce à sa sagesse lumineuse. N'affirme-t-il pas en toute logique et simplicité : " Ma liberté n'est autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux ".*

D : *Cela me paraît court.*

L : *Mais très clair et conforme à la sagesse de Boileau : " Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ".*

D : *Voilà bien vos pirouettes et éternelles plaisanteries qui ne résolvent en rien le fond du problème.*

L : *Puis-je vous rappeler, mon cher philosophe, que traitant de la plaisanterie, vous avez personnellement affirmé que rien n'est plus utile que la bonne ni plus innocent que la mauvaise.*

A ce moment, une foule d'âmes affolées nous bouscula sans ménagement malgré les efforts des archanges de service. Il y avait là hommes, femmes, enfants et vieillards. Une catastrophe, un attentat, un tsunami ? Allez savoir ? Je perdis un moment mes compères de vue et d'écoute.

MOI : il est étonnant, cher lecteur, que des mots aussi simples, aussi banals que volonté, libre-arbitre, justice dont nous nous servons tous les jours sans nous poser de questions représentent pour nos philosophes des sujets de discordes inextricables. C'est que nos penseurs veulent attribuer à ces termes vulgaires une signification plus générale, plus profonde, plus mystérieuse, en un mot plus transcendante. Or, la sagesse des nations nous enseigne que dans le domaine de la métaphysique, il n'existe pas de règles universellement admises. De là ces controverses stériles et interminables. A ce propos, il serait piquant d'imaginer nos compères rencontrant l'âme de Jean-Paul Sartre. Le débat promettrait d'être orageux et interpellant. Malheureusement, cela nous amènerait trop loin et j'ai déjà trop abusé de votre patience. Quoique. Permettez-moi de mentionner encore un fait qui pourrait en intéresser certains et qui m'est parvenu non de source officielle mais par la rumeur publique. Les plus grands malfaiteurs, coupables d'actions atroces et inhumaines seraient relégués dans une région lointaine et inaccessible, gardés par de farouches archanges aux glaives flamboyants. Ils y rôtiennent à petit feu, croyez-vous ? Bien pire. Ils sont affligés de remords terribles, éternels, qui leur infligent des souffrances morales effrayantes et intolérables, à ce point que certains auraient supplié de pouvoir s'amender.

Mais trêve de digression. Quand nous retrouvâmes nos deux interlocuteurs au milieu de la foule des esprits, ils paraissaient toujours aussi animés.

L : *Vous m'avez aussi amèrement reproché la folie et l'incohérence de mes opinions.*

D : *Elles me paraissent en effet pour le moins nébuleuses mêlant la raison à l'absurdité, et à la*

plaisanterie ridicule.

L : *Et cependant ma pensée fut souvent conforme à la vôtre.*

D : *Vous me la baillez belle ! Expliquez-vous donc.*

L : *N'avez-vous pas écrit " De l'interprétation de la Nature " ?*

D : *Si fait.*

L : *N'avez-vous pas défendu la primauté de l'expérience dans la recherche de la Vérité ?*

D : *Evidemment !*

L : *J'ai tenu les mêmes propos dans mon " Homme-Machine ". L'expérience est le bâton du savant. L'observation minutieuse, la réflexion attentive, l'hypothèse inductive, la vérification par l'expérience, telle me paraît être la démarche fondamentale dans la médecine et dans toute autre science naturelle.*

D : *Voilà un habile résumé que je ne puis qu'approuver.*

L : *Quant aux causes premières, elles n'ont jamais troublé mon repos.*

D : *On connaît votre matérialisme athée dogmatique.*

L : *Croyez bien qu'il est mûrement réfléchi. Ce n'est pas que je ne révoque en doute l'existence d'un être suprême. Il est même statistiquement imaginable mais je n'en ai que faire. Vous par contre...*

D : *Que pourriez-vous donc me reprocher ?*

L : *Je vous ai connu théiste dans votre traduction de Lord Shaftesbury, déiste dans vos " Pensées " et enfin athée dans la géniale " Lettre sur les aveugles ".*

D : *Je ne vois aucun mal à évoluer en reconnaissant ses erreurs.*

L : *Voilà pour l'Etre suprême. Que pensez-vous de la Providence divine ?*

D : *Je la trouve fort aveugle ! Un Dieu qui s'occupe davantage de ses pommes que de ses enfants.*

L : *Cependant votre prière fameuse pourrait paraître ambiguë. Serait-elle une lettre de créance pour l'au-delà ?*

D : *Que non pas ? J'ai dit à Dieu que j'agissais vertueusement comme s'il voyait dans mon cœur, non pour lui plaire mais pour moi-même.*

L : *Et notre ami Jean-Jacques qui se réclame de la Providence à cor et à cri ?*

D : *Vous connaissez mon opinion à propos de ces Rêveries.*

L : *Voltaire également semble y tenir quelquefois. Il est vrai qu'il l'a méchamment égratignée dans son " Désastre de Lisbonne ". Mais mon cher philosophe, nous abordons ici le domaine hasardeux et mouvant des croyances.*

D : *Elles ne me dérangent guère quand elles sont honnêtes, généreuses et tolérantes. Le cafre, le juif, le mahométan, le persan, le chinois ont droit à leur croyance, leur superstition, leur philosophie, leur religion et leur foi particulière. Puisqu'il faut que l'homme, superstitieux de nature ait un fétiche, le fétiche le plus innocent et le plus simple sera le meilleur de tous. Je dirai que puisque la nature de ce fétiche est sujet à varier comme toutes les autres chimères, le seul moyen d'ôter aux diverses opinions leur danger effroyable, c'est de les tolérer sans aucune exception.*

L : *A la condition de ne pas être fanatique et de ne pas vouloir égorger ceux qui ne partagent pas leur conviction. Je pense personnellement que chez Voltaire, l'" infâme qu'il faut écraser à tout prix " représente bien plus le fanatisme que les églises par elles-mêmes.*

D : *J'affirme pour ma part qu'il y a aussi loin de l'impiété à la religion que de cette dernière au fanatisme. Mais du fanatisme à la barbarie il n'y a qu'un pas. Le hasard et la nécessité me suffisent amplement. Ils n'ont jamais empêché l'homme d'être juste et heureux.*

L : *Mais vos convictions sur l'inanité de la liberté et de la volonté humaine furent-elles toujours aussi inébranlables.*

D : *Cela dépend. Lorsque je suis amoureux, ma raison m'affirme que je n'y suis pour rien, mais mon cœur désire le contraire. A ce propos mon cher Lamettrie, puis-je vous confier en toute amitié que mon véritable sentiment n'est pas celui dans lequel je ne vacille jamais mais celui auquel je reviens le plus souvent.*

L : *Ceci dégage un fort parfum de scepticisme.*

D : *Et pourquoi non ? Non pas le pyrrhonisme dogmatique ? L'âne de Buridan n'est pas mon fait mais un scepticisme raisonnable, celui du " que sais-je " de Montaigne, je le réserve uniquement au rêve spéculatif et le rejette sans appel dans la science où seule prime la méthode expérimentale.*

L : *Que pensez-vous de la morale ?*

D : *Nous avons tous deux pratiqué Epicure et Sénèque. Dans la félicité j'écoute le premier et je jouis des plaisirs de la vie sans en être esclave ; dans l'infortune j'imité le second pour sa vertu, son courage et sa fermeté, notre idéal restant le bonheur partagé et la justice.*

L : *Et les mathématiques.*

D : *Avec la logique, elles sont l'apanage de la raison humaine. Elles ne suscitent guère le doute. Ni le syllogisme ni le théorème de Pythagore, n'ont jamais entraîné de luttes fratricides.*

L : *Ceci ne nous empêche nullement de cultiver avec Candide notre petit jardin.*

MOI : Cher lecteur, je devine votre soulagement. Enfin, voici l'issue de ce débat interminable. Une chute décente, harmonieuse, rationnelle, conforme à l'élégance de ce cher 18^e siècle. Détrompez-vous. Nos deux bretteurs n'ont pas fini d'en découdre. Mais avant de les rejoindre, veuillez me pardonner une courte digression personnelle. N'est-il pas interpellant, cher lecteur, que même chez nos deux impies endurcis, la croyance à la fois naïve et redoutable pointe parfois le bout de l'oreille. L'esprit humain est tellement mystérieux, complexe, mêlant la pire turpitude aux plus poétiques merveilles. Notez que les neurosciences actuelles demeurent dubitatives à ce sujet. Tare funeste ou qualité bénéfique, la croyance (religieuse ou autre) semble correspondre à une empreinte génétique archaïque darwinienne mais malléable à loisir et sujette à des métamorphoses épigénétiques infinies. Et la conscience me direz-vous ? Pour ma part elle résulte du conflit entre le sublime néocortex pré-frontal et les

vestiges funestes du féroce cerveau reptilien, qui entre nous soit dit, s'est avéré bien utile pour la survie de notre espèce. Ni ange ni bête. Pascal l'a proclamé en son temps. Freud en a approfondi l'idée. En recherchant vainement le site de l'inconscient, il a ouvert la voie à l'étude de la conscience elle-même. Cela pourrait normalement nous mener au " Connais-toi toi-même " des anciens et qui sait, nous ouvrir la voie vers une certaine sagesse.

Mais trêve de palabres fastidieux, revenons à nos moutons ! A nos moutons dites-vous ? Y en avait-il dans les Champs-Élysées ? Allez savoir. Après Buffon, Condillac leur a concédé des bribes d'esprit et un soupçon de conscience, Lamettrie, comme Diderot, croyait en l'évolution progressive de l'intelligence des espèces animales à l'homme. Le singe doué de parole paraissait presque humain. Delà les animaux au paradis. Vous savez bien que l'imagination du Créateur et celle de son image sont telles que rien ne paraît impossible.

Ce fut Lamettrie qui reprit la parole avec vivacité.

L : *Ce qui me peine le plus dans vos accusations, ce fut ma prétendue ignorance médicale, vous me frappâtes au cœur.*

D : *A ce point ? Voltaire n'a-t-il pas déclaré que vous étiez un joyeux convive ? Mais un mauvais médecin. Défendez-vous donc !*

L : *Mon père me voyait prélat, comme le vôtre d'ailleurs si j'ai bonne mémoire. J'ai opté pour la médecine. Non pas la médecine spéculative des Diafoirus de Molière mais la pratique quotidienne au lit du malade. Mon premier enseignement à Rennes ne me satisfaisant guère, j'ai suivi à Leyde les cours du célèbre Boerhaave.*

D : *Grand philosophe et médecin novateur.*

L : *Qui mit à mal Hippocrate et Galien. Il basa les connaissances de la médecine et de la vie sur les lois de la physique et de la chimie. La matière inerte harmonieusement organisée engendre la sensibilité, l'excitabilité et même la pensée !*

D : *Je suis arrivé aux mêmes conclusions dans mon " Rêve de d'Alembert " et mes " Eléments de physiologie " inspirés par ceux du Docteur Haller.*

L : *Le Docteur Haller qui m'a d'ailleurs été bien utile dans la traduction de " Boerhaave ". J'ai en outre écrit quelques opuscules sur les vertiges, l'asthme, les maladies vénériennes.*

D : *Voilà un parcours académique très honorable. Qu'en est-il de la pratique ?*

L : *J'ai travaillé auprès des malades des hospices de Saint-Malo sans grande gloire ni plantureux bénéfices.*

D : *Mais ne fûtes-vous pas également aux armées ?*

L : *Chirurgien des Gardes françaises auprès du maréchal de Saxe, inspecteur des hôpitaux militaires des Pays-Bas après Fontenoy.*

D : *J'ignorais tout de cette glorieuse carrière.*

L : *Qui fut interrompue brutalement par le chapelain de mon régiment après la lecture de mon diabolique " Homme-machine ".*

D : *Ce qui plaide plutôt en votre faveur.*

L : *Cette expérience militaire m'a surtout appris à observer les corrélations intimes existant entre les états de l'âme et les lésions du cerveau. J'ai pratiqué nombre d'autopsies, j'ai étudié la paralysie après traumatismes et apoplexie. J'ai observé les membres fantômes, les patients jargonant sans s'entendre et les autres conscients mais incapables de parler. J'ai expérimenté les états de conscience altérée réversible provoqués par les fièvres malignes et les excès d'opium. Tout cela me fit conclure après Lucrèce, que le cerveau et l'âme ne font qu'un.*

D : *Je ne puis qu'applaudir des deux mains, mais vous si curieux n'avez-vous pas interrogé certains de vos confrères récemment arrivés. Après deux siècles ont-ils progressé ?*

L : *Infiniment. Ils donnent le nom de Neurosciences à ce nouveau domaine. Grâce à la chimie et surtout à la physique, ils ont fait de telles découvertes qu'ils peuvent littéralement voir le cerveau fonctionner sous leurs yeux et qu'ils peuvent même le soumettre à l'expérience.*

D : *(Très ému). Et ont-ils découvert le siège de l'âme dans le corps calleux comme le suppose Monsieur de la Peyronie ou dans le centre ovale comme le croit le célèbre Vieussens ?*

L : *Hélas non, ni là, ni ailleurs. Mais ils gardent bon espoir.*

D : *(Après une longue hésitation). D'après ce que nous savons à présent ils ne sont pas près de réussir.*

L : *Mais que savons-nous vraiment ! J'avais cependant consacré un traité entier à la " nature de l'âme ".*

D : *Selon Descartes, nous savons que nous sommes puisque nous pensons.*

L : *La belle affaire. Il me souvient que dans l'" Homme-machine ", j'ai imaginé la fable des chenilles se lamentant de la tristesse de leur sort déplorable devant les débris de cocons. Elles ignorent tout du papillon. Serions-nous semblables à des papillons ?*

D : *Cette plaisanterie me paraît ici d'un goût douteux.*

L : *Et si nous n'étions que le reflet de la mémoire des hommes, si nous représentions les souvenirs que conserve de nous la postérité, ce serait là notre immortalité.*

D : *Hélas bien éphémère.*

L : *Comme celle du jardinier de Fontenelle, que de mémoire de rose on ne vit jamais mourir.*

D : *Connaissez-vous Shakespeare ?*

L : *Le génial dramaturge anglais dont notre patriarche Voltaire est quelque peu jaloux. Vertueux comme Corneille, passionné comme Racine, spirituel comme Molière, sage comme Montaigne et barbare comme la brute sauvage.*

D : *Excellent connaisseur de l'humanité mais profond penseur. Je vous cite une tirade qu'il attribue à un jeune prince du Danemark : " Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, mon cher Lamettrie, qu'on ne l'imagine dans les rêveries de votre philosophie ".*

L : *Sublime. Ah c'est anglais ! Bacon, Newton, Hume, Locke. Nous les avons étrillés à Fontenoy mais que*

deviendrons-nous sans eux.

D : *Vous ne cessez donc jamais de plaisanter.*

L : *Rien n'empêche de raisonner en riant ! Ridendo dicere verum : telle est ma devise. Mais plus sérieusement, votre ami l'abbé Condillac, n'affirme-t-il pas dans son " Essai sur les connaissances humaines " : " Soit que nous nous élevions jusque dans les Cimes, soit que nous descendions dans les abîmes, ce n'est jamais que notre propre pensée que nous apercevons ".*

Diderot s'arrêta un long moment. Il réfléchit profondément. Il a l'air fébrile, agité, contrarié. Puis dans un murmure.

D : *Je me souviens d'avoir écrit dans la conclusion de mes " Eléments de physiologie " : " Qu'aperçois-je ? Des formes et puis encore des formes. J'ignore la " Chose ". Nous nous promenons entre les ombres, ombres pour les autres et les autres pour nous ".*

Et Diderot de reprendre cette fois de vive voix.

D : *Et si ce vieux fou de Berkeley avait vu juste ? Si l'Univers n'était que l'illusion de nos sens imparfaits et de nos rêves insensés ?*

A ce moment, une foule grouillante d'âmes éplorées se précipite sur nous. (Une nouvelle révolution sans doute) et me sépare définitivement de nos deux philosophes. Que sont-ils devenus ? Je l'ignore. Mais tenez-vous pour assuré qu'ils discutent toujours ferme. Et leurs conclusions ? Allez donc savoir ! Vu le tour spéculatif de leurs derniers propos, cela pourrait prendre du temps. Mais que leur importe ? Enfants de la pensée, n'ont-ils pas l'Eternité devant eux ?